

# MON PETIT FRERE BENJAMIN

L'Encrier Renversé 2001

Aujourd'hui, c'est mon seizième anniversaire et je suis pas là où j'ai envie d'être.

On est début octobre. C'est une des dernières journées de soleil. Après, l'automne viendra avec son froid et sa pluie, ses faces pâles et ses sourires forcés. Moi j'm'en fous j'aime bien tous les temps. Je trouve que dans chaque temps qu'il fait on peut trouver des occupations agréables. Alors le temps j'm'en fous. Sauf qu'aujourd'hui je comptais bien profiter de cette chaleur pour aller plonger ma tête dans le lac avec les copains. Enfin ça c'était juste avant que ma mère me dise que j'avais rendez-vous chez mon psy. Je pensais y échapper vu que c'était mon anniversaire et tout le monde sait que le jour de son anniversaire on est le Roi et qu'on peut faire tout ce qu'on veut. Tout le monde sauf ma mère. J'ai eu beau la supplier et lui sortir les arguments les plus indestructibles, elle n'a pas cédé.

Cinq mois que j'y vais chez ce « docteur ». Pendant le premier mois, je me le suis tapé trois fois par semaine. Puis deux fois par semaine pendant tout un autre mois. Depuis je n'ai plus qu'une séance hebdomadaire.

Ma mère l'appelle Docteur. Pourquoi ? Allez savoir. Ce gars là ne fait que m'écouter parler, quand j'en ai envie bien sûr. Les premières fois, je ne lui disais pas un mot. Il restait là à me regarder en me posant deux ou trois questions. Mais moi quand j'ai pas envie de parler je parle pas. Parfois il me demandait si j'avais envie de dessiner. Je lui répondais « non » sans expliquer que je savais vraiment pas dessiner. Et la demi-heure passait et il prenait quand même l'argent de ma mère.

J'aimerais bien faire son boulot plus tard. Rester assis à écouter les gens parler en leur posant une ou deux questions de temps en temps. C'est pas compliqué et ça ramasse plein de tunes au passage. Sûr qu'il devait pas être très fatigué à la fin de sa journée.

En fin de compte j'ai fini par lui parler à ce « docteur ». D'abord parce qu'une demi-heure à ne rien faire, c'est long, et ensuite parce que puisqu'il prenait la tune à ma mère autant qu'il écoute mes conneries.

Ça n'a pas été facile de commencer à parler. Je sais même pas pourquoi j'y vais chez ce gars, alors comment je peux savoir de quoi je suis sensé lui parler. Je me suis quand même lancé. J'ai commencé par bredouiller et puis maintenant je parle sans m'arrêter. Parfois faut faire attention parce qu'on peut dire des trucs qu'on n'a pas envie de dire. Le genre de truc dont on n'est pas fier ou des conneries qu'on a faites. Enfin dès qu'on a pris l'habitude de faire gaffe, ça va.

Au début, je lui parlais de tout et de rien, de n'importe quoi en fait. Ça le dérangeait pas. Il m'écoutait. Quand j'eus fini le tour de ma petite vie, je lui ai parlé de ma mère que j'adore, de mon père que j'adore et de ma grande sœur qu'est partie étudier à l'université mais que j'adore quand même.

— Bonjour Thomas, me dit mon psy en ouvrant la porte de son antre.

Je me lève et lui serre la main. Une main fine et douce. Une main de femme. Sa poignée de main n'était pas comme celle de mon père. Certes elle était forte, mais quand je serrais la main de mon père, la mienne disparaissait, elle se faisait complètement avaler. Pas avec le psy. Le psy avait la main d'une femme. Les ongles égaux, les doigts propres et bien sûr, il n'y avait pas l'ombre d'une crevasse, une peau tout ce qu'il y a de plus lisse. J'avais eu tout le temps de l'observer un jour de grand silence.

Je m'assieds dans le fauteuil et le psy en face de moi.

— Alors de quoi voulez-vous que je vous parle ? lui demandai-je

— La semaine dernière vous m’avez parlé de votre sœur. Si vous me parliez de votre petit frère aujourd’hui.

J’avais beau lui avoir répété qu’il pouvait me dire « tu », il continuait de me vouvoyer. C’était lourd.

— Comme vous voulez.

Alors, commençai-je, mon petit frère s’appelle Benjamin, mais tout le monde l’appelle P’tit Ben. Je pense que c’est parce que « Benjamin », ça fatigue les gens qui doivent le répéter cent fois par jour. Pourtant ils ont rajouté « P’tit » devant, alors ça fait presque aussi long que de dire « Benjamin ». C’est mes parents qui les premiers lui ont donné ce surnom. C’est pour souligner combien il l’aime.

Mon frère est le plus petit dans tous les sens du terme. Il est le plus petit en taille mais c’est aussi le plus jeune de la famille. Alors on le surnomme P’tit Ben. Vous pouvez penser qu’à onze ans ça pourrait le complexer mais lui il aime bien. Ça rappelle à tout le monde combien il faut prendre soin de lui qu’il nous dit. Et d’ailleurs tout le monde prend soin de lui. Puisque c’est le plus petit, tout le monde le préfère. Oh nous savons ma sœur et moi que toute notre famille nous aime, mais c’est différent avec P’tit Ben. P’tit Ben attire véritablement la sympathie à lui. Vous savez, il a onze ans, pourtant il a gardé cette petite bouille qu’ont les enfants de cinq ans. Vous savez cette bouille avec leurs grosses joues bouffies et leurs petits yeux vifs et heureux, avec cette peau jeune et lisse. Cette bouille qui dit c’est moi le roi, je suis heureux et personne ne peut casser ma joie de vivre.

Un jour, au mois de Mars, vous savez, quand la foire arrive en ville. Et bien nous l’y avons emmené avec ma sœur. C’était il y a...cinq ans. P’tit Ben avait donc six ans. Et bien nous voulions lui faire une surprise alors nous l’avons emmené. Il s’en était bien douté d’ailleurs. C’était la première fois qu’il y allait. Ça faisait une année qu’il attendait ce moment. Il ne comptait pas encore en mois alors il nous demandait régulièrement quand la

foire arriverait. On n'avait pas pu l'y emmener l'année d'avant, alors on lui avait promis de le faire dès qu'il aurait six ans en pensant que comme tous les petits, il oublierait. Mais P'tit Ben n'avait pas oublié. En fait ce n'était pas vraiment une surprise alors. Donc on l'a emmené et vous auriez vu sa tête vous vous seriez dit qu'il ne pouvait en ce moment exister quelqu'un de plus heureux sur cette planète. Il était vraiment émerveillé par tous les vieux clichés de la fête foraine. Ses yeux avaient roulé de plaisir quand il avait senti fondre le sucre rose du barbier sous sa langue. Sa volonté de ne pas se laisser tamponner dans les mini-autos de son âge ou encore sa concentration au tir à fléchette. Tout l'avait enchanté. C'était la plus belle journée de sa vie nous avait-il dit. Il avait six ans. Ma sœur et moi étions ravis. Vous savez, je crois qu'il n'y a rien de plus beau au monde que de voir un sourire sincère sur le visage d'un enfant. Je me souviens de ce jour. Qu'est-ce qu'il était beau !

P'tit Ben est vraiment beau, vous savez. Et je dis ça sans aucune arrière pensée de jalousie ou d'envie. Ma sœur et moi, nous l'aimons vraiment. Vous voyez, moi je suis plutôt beau gosse, dis-je sans prétention. Ma sœur elle est plutôt intelligente. C'est pas qu'elle est laide mais ce que l'on remarque le plus chez elle c'est son intelligence. Et bien P'tit Ben, lui, il a hérité des deux. Non seulement c'est le plus beau gamin que j'aie jamais vu, mais en plus c'est aussi le plus intelligent. Je sais pas trop comment vous le faire comprendre.

Il vient d'entrer en cinquième vous savez. Ça veut dire qu'il a une année d'avance, et il est encore au-dessus des autres. Moi à son âge, on savait déjà que je serai pas architecte ou ingénieur. Mais lui, il est la fierté de la famille, vous comprenez. Il fait tout, vite et bien.

Quand j'ai voulu lui apprendre à faire du vélo à deux roues. Là où j'avais prévu plusieurs jours de leçons, une journée lui a suffi. Le matin on avait enlevé les roulettes, le soir il roulait tout seul. Bien sûr il était tombé, comme tout le monde. Bien sûr il avait pleuré. Bien sûr il avait voulu arrêter et décidé qu'il pourrait bien vivre sans savoir faire du vélo. Mais c'était comme si une petite voix lui parlait dans sa tête. Il s'asseyait, séchait ses larmes et

remontait sur le vélo en me demandant de continuer à lui apprendre. À la fin de la journée j'ai décidé de le lâcher et il est parti comme un oiseau libéré de sa cage d'acier. Il criait : « Regarde-moi ! Regarde-moi ! J'y arrive ! Je fais du vélo ». Et c'était vrai. Il faisait du vélo. Il n'allait pas encore très droit, mais il tenait sur ses deux roues. Il fonçait les mains crispées sur le guidon, la tête sur la route et tous les muscles contractés. Enfin, vous vous rappelez sans doute vos premières expériences avec cet engin. Le bonheur que vous avez ressenti quand vous avez réussi à dompter cette machine.

C'est un réel plaisir que de vouloir lui apprendre quelque chose. Vous savez, il n'est pas comme les autres enfants. Il n'y a jamais de crise avec lui. On dirait que quand on lui donne un ordre, il se met à réfléchir dans sa petite tête pour voir si c'est vraiment nécessaire. C'est pour ça que je dis qu'on a l'impression que rien ne viendra jamais casser son bonheur. Il réfléchit pour voir le but de l'ordre. Quand ma mère lui a dit la première fois d'aller se laver les mains avant de manger. Il s'est arrêté, a levé ses mains devant ses yeux et il y est allé. Comme s'il avait compris que ce n'était pas propre de manger avec des mains sales ou qu'il risquait d'attraper une maladie. Quand mes parents lui ont dit de finir son assiette, il les a regardés et a fini son assiette. Quand je lui ai demandé pourquoi il obéissait toujours sans rechigner, il m'a répondu que puisqu'il était obligé de rester à table autant qu'il en profite pour manger. Et quand on lui ordonne quelque chose de censé, il n'y a jamais besoin de le lui répéter deux fois. Ce gosse est vraiment sensas ! Vous avez déjà vu ça vous ? demandai-je au psy.

Il secoua la tête l'air impressionné.

— Ouais. Et ça, c'est rien encore. P'tit Ben a encore bien des choses pour lui. Ce petit s'intéresse à tout. Tous les soirs il préfère lire que regarder la télé. Quand mes parents lui ont demandé s'il voulait prendre des cours d'un instrument de musique, là encore, il s'est mis à réfléchir. Il a fini par dire qu'il prendrait bien des cours de piano, que ça pourrait lui être utile

pour plus tard. Ça l'empêche d'aller jouer deux heures par semaine avec ses copains mais ils s'en fiche. Il a appris à aimer cette machine.

Vous voyez, c'est comme s'il a son avenir gravé dans la tête. Il prend ce qu'il lui sera utile et jette le reste. Il affronte le problème plutôt que de faire comme tous les gosses et de le contourner. Non, lui il rentre en plein dedans tête la première. On pourrait dire de lui que c'est un gosse trop mûr pour son âge, qu'il oublie de s'amuser et tout, mais c'est pas le cas. Il est juste venu au monde avec dans l'idée que tout le monde lui voulait du bien, que ce qu'on lui dit de faire est pour lui apporter quelque chose et pas pour l'embêter.

C'est bizarre unh ? Plein de gens ne voient jamais ça de leur vie et lui est né avec. On dirait un gosse parfait. Le gosse que tous les parents du monde souhaitent avoir.

Vous voulez que je vous raconte un moment fort ? demandais-je au psy.

— Je vous en prie.

— L'année dernière on se baladait avec P'tit Ben et ma sœur devant les vitrines de Noël. P'tit Ben avait les joues roses de joie, les yeux qui tournaient dans sa tête tellement il voulait tout voir. Les lumières, les décors, les sourires des gens heureux, les odeurs de marrons cuits, c'était comme s'il voulait remplir sa tête de toutes ses bonnes images pour se les repasser le reste de l'année. Et puis d'un seul coup il me demande dix francs avec son sourire qui sait comment il faut faire pour obtenir ce qu'il veut. Je lui donne en pensant qu'il va aller s'acheter des marrons. Il prend la pièce et repart en arrière. Ma sœur et moi on se retourne pour pas qu'on nous vole notre joyau et on le voit qui s'approche d'un clochard et lui tend la pièce en lui souhaitant un joyeux Noël. Il revient l'air de rien en nous disant simplement que c'est pas juste et on continue notre chemin. Incroyable non ?

Moi je vous dis, celui qui voudra trouver des défauts à mon petit frère va falloir qu'il se lève tôt parce qu'il est vraiment incroyable.

Soudain j'arrête de parler, ma vue se brouille et mon putain de psy qui n'a pas décroché un mot depuis un moment devient complètement flou. À sa place apparaissent un pont et mon petit frère. Il fait chaud. Le soleil brûle. Nous sommes au début de l'été et je reconnais ce pont. On y était venu avec mon frère au printemps dernier, un printemps exceptionnellement chaud même. On aimait regarder les rapides en bas avec leurs vagues et leur écume. P'tit Ben me disait qu'il aimerait bien les descendre en raft un jour, quand il serait plus grand.

Je me vois. Ça fait bizarre de se voir de l'extérieur. Ça fait comme dans un miroir mais pas tout à fait. Je vois P'tit Ben aussi. On est là et on jette des cailloux du pont. On fait la course des cailloux. C'est le premier qui touche l'eau qui gagne. P'tit Ben rit beaucoup parce qu'il gagne presque à tous les coups.

Puis je le vois qui s'éloigne du bord pour aller chercher ses nouveaux futurs vainqueurs. Puis je vois une voiture qui fonce à toute allure en titubant comme si son conducteur avait mis de l'alcool au lieu de l'essence habituelle. Et puis je vois P'tit Ben de l'autre côté de la route, penché dans le caniveau et qui choisit avec précision ses nouveaux amis. Et puis je vois la voiture qui elle n'a pas l'air de voir grand chose. Puis je me vois bouger au ralenti. Et je vois mon petit joyau se relever. Je le vois percuter par la voiture et s'envoler dans les airs. Et la scène qui passe de plus en plus lentement. Et je vois mon frère voler dans le ciel comme un oiseau blessé. Au ralenti. Je vois une de ses jambes pliée à l'envers. Je vois l'autre jambe à moitié déchirée et ce bout d'os si blanc qui jaillit comme un pieu de la chair de mon petit frère. Je le vois retomber par-dessus la rambarde. Je vois les yeux surpris, les yeux qui ne comprennent pas. Je me vois aussi courir la bouche grande ouverte. Au ralenti. Je me vois pencher par dessus le pont en tendant les bras pour le rattraper. Je sens ses doigts qui effleurent le bout des miens. Je vois les gouttes de sang qui coulent du trou qu'il a dans la tête et qui tombent moins vite que lui. Au ralenti. Je le vois tomber et tomber et atteindre les rapides avant son propre sang. Et je le vois réaliser un de ses rêves, descendre les rapides.

— Mon petit frère est mort, hurlai-je dans le bureau du psy en me laissant tomber sur le sol la tête entre les mains et les sanglots qui m'empêchent de respirer.

— C'est bien, me dit une voix irréelle venue d'ailleurs. Encore une ou deux séances et nous aurons terminé.